

et l'on dirait que l'infortunée se flâte encore d'être, dans le ciel, l'ange protecteur de son coupable ami, alors qu'elle ne peut plus devenir son heureuse compagne sur la terre. » Ce qui, chez ces deux critiques, est le plus singulier et le plus digne d'être rapporté, c'est leur désaccord sur l'époque à laquelle se passe l'action des *Brigands* et les conclusions qu'ils en tirent. « La scène se passe dans le x^e siècle, dit M^{me} de Staël, au moment où l'on publia dans l'empire l'édit de paix perpétuelle qui défendait tous les défis particuliers. Cet édit fut très-avantageux, sans doute, au repos de l'Allemagne; mais les jeunes gentilshommes, accoutumés à vivre au milieu des périls et à s'appuyer sur leur force individuelle, crurent tomber dans une sorte d'inertie honteuse quand il fallut se soumettre à l'empire des lois. Rien n'était plus absurde que cette manière de voir; toutefois, comme les hommes ne sont d'ordinaire gouvernés que par l'habitude, il est naturel que le mieux même puisse les révolter, par cela seul que c'est un changement. Le chef des brigands de Schiller est moins odieux qu'il ne le serait dans le temps actuel, car il n'y avait pas une bien grande différence entre l'anarchie féodale sous laquelle il vivait et l'existence de bandit qu'il adopte; mais c'est précisément le genre d'excuse que l'auteur lui donne qui rend sa pièce plus dangereuse. » M. de Barante, le traducteur du *Théâtre* de Schiller, s'exprime tout autrement. « Si l'action, dit-il, se passait dans un siècle de désordres, au milieu des guerres civiles, parmi la rudesse et la féroce des temps gothiques; si elle se mêlait à la peinture des mœurs encore grossières; si les personnages étaient agrandis par quelques souvenirs historiques, la pièce se trouverait ainsi quelque peu ennoblée et revêtue de quelque idéal; mais c'est de nos jours, c'est avec nos mœurs, parmi toutes les circonstances qui nous environnent, que Schiller a placé ses brigands. Il les a mis aux prises avec la société actuelle. C'est elle qu'il attaque corps à corps, par une trahison pour ainsi dire domestique. Que Shakespeare, dans un temps encore barbare, avec profondeur, mais avec une sorte de naïveté, fasse passer devant nos yeux des tableaux de désordre et de cruauté, c'est le costume de son temps; mais que de nos jours, au milieu de notre mansuétude sociale, un auteur s'en aille, par effort d'imagination, systématiquement se rouler dans la fange et dans le sang, il y a là affectation et dépravation. » M^{me} de Staël et M. de Barante ont tort de vouloir donner une époque précise à l'action des *Brigands*. Schiller a évité avec soin toute indication et toute allusion qui pourraient devenir un trait de lumière; évidemment l'action se passe au xviii^e siècle, et M^{me} de Staël a probablement émis son opinion d'après une histoire qu'elle aura entendu raconter, sans l'avoir appréciée à sa juste valeur. Le baron de Dalberg, qui monta la pièce sur le théâtre de Mannheim, demanda en effet à Schiller de placer son action dans cette époque de transition ou la féodalité mourante livre sa dernière bataille aux idées de réforme et de renaissance; dans cette époque que Goethe a choisie pour son *Götz de Berlichingen*; mais Schiller, qui avait autrement conçu son œuvre, ne voulait point faire de changement. D'ailleurs, le style qu'il avait déjà adopté n'avait pas la simplicité naïve et l'énergie primitive qui auraient convenu à un sujet placé dans cette époque; il avait aussi autrement compris son héros, et si *Götz de Berlichingen* est le type de la liberté personnelle du chevalier, Karl de Moor est le type de la liberté individuelle de l'homme. Il répondit donc à M. de Dalberg qu'il lui était impossible de suivre son conseil, et, pour motiver son refus, il lui cita l'exemple plaisant d'une édition d'*Homère* qu'il avait eue entre les mains, édition illustrée de gravures sur lesquelles les Troyens étaient représentés avec des bottes à la husarde, des uniformes modernes, et le roi Agamemnon avec une paire de pistolets passée à sa ceinture. Pareil anachronisme burlesque ne devait-il pas résulter du changement de nom et d'époque qu'il ferait subir à ses personnages et à son action, tout en conservant les idées nouvelles et le langage moderne? Aussi s'est-il contenté d'inscrire en tête de sa pièce: « La scène se passe en Allemagne; l'action dure environ deux ans. » Avant tout, il voulait mettre une idée en scène, la lutte de certains principes contre certains autres. La couleur historique n'avait rien à voir ici, et la morale et la psychologie pouvaient seules réclamer leur droit de critique sur une étude qui relevait d'elles directement. Comme pour le *Werther* de Goethe, les têtes s'exaltèrent, et plus d'une imagination s'enflamma outre mesure. « Des jeunes gens, dit encore M^{me} de Staël, enthousiastes du caractère et de la vie du chef des brigands, ont essayé de l'imiter. Ils honoraient leur goût pour une vie licencieuse du nom d'amour de la liberté, et se croyaient indignés contre les abus de l'ordre social, quand ils n'étaient que fatigués de leur situation particulière. Leurs essais de révolte ne furent que ridicules, néanmoins les tragédies et les romans ont beaucoup plus d'importance en Allemagne que dans les autres pays. On y fait tout sérieusement, et lire tel ouvrage ou voir telle pièce influe sur le sort de la vie. Ce qu'on admire comme art, on veut l'introduire dans la vie réelle, et c'est ce qui explique la grande influence des *Brigands* sur la génération contemporaine de Schiller. » Nous croyons, toutefois, que de là à conclure que la chose fut

prise véritablement au sérieux, il y a loin, et nous ne croyons pas plus que des associations de brigands, comme on l'a prétendu, se formèrent parmi les étudiants de Leipzig et de Fribourg en Brisgau pour réformer la société. Le fait a été probablement grossi par les ennemis de Schiller, car rien n'est venu confirmer une pareille assertion. La chanson des *Brigands* court encore aujourd'hui les rues, il est vrai, mais elle n'a corrompu et ne corrompra jamais personne; on se contente de la chanter dans les brasseries et dans les auberges, et personne ne songe à lui donner pour décor une forêt sombre ou une caverne inabordable. La critique allemande n'a pas accueilli l'ouvrage avec faveur à son apparition. Goethe lui-même, à son retour d'Italie, fut frappé de l'impression qu'avait produite la pièce en Allemagne et du changement notable qu'elle avait déterminé dans le goût littéraire. Il en manifesta hautement son mécontentement et blâma fort tout ce qu'il y avait d'outré et d'échevelé dans la pièce de Schiller. Mais bientôt il fut forcé d'avouer qu'au milieu de toute cette exagération, qui n'était que de l'exubérance, il y avait quelque chose de véritablement grand. Son opinion dès lors donna une nouvelle tournure à la critique; Guillaume de Humboldt loua la puissance naturelle de Schiller; Tieck pensa que les *Brigands* étaient une chose hardie, audacieuse, une œuvre titanique d'un esprit vraiment puissant; il y pressentait le grand poète et y découvrait des beautés qui promettaient les futurs chefs-d'œuvre; Frédéric de Schlegel pense, et avec raison, que la pièce est sortie tout armée de cette lutte intime des esprits qui a précédé la Révolution de 89; Heine à son tour, dans son langage spirituellement imagé, à propos des *Brigands*, compare Schiller à un petit Titan qui s'est échappé de l'école et a cassé les carreaux de papa Jupiter. Hegel a raisonné plus sagement sur l'idée de Schiller et a jeté un regard profondément philosophique sur toute cette conception. Mais il convient d'entendre Schiller lui-même parler de son œuvre. Toutes les intentions que la critique lui a prêtées, toutes les accusations d'immoralité dont on a cherché à l'accabler tombent devant ce langage simple et honnête: « Le vice sera développé ici dans tout le mécanisme de ses ressorts mystérieux. Il présentera comme de vaines abstractions les terreurs confuses de la conscience; il disséquera les sentiments honnêtes; il railera la voix sévère de la religion. Pour celui qui en est venu au point de cultiver son esprit aux dépens de son cœur (et je ne lui envie point cet honneur), il n'y a plus rien de sacré; pour lui, il n'y a plus d'humanité, plus de divinité; ces deux mondes ne sont plus rien à ses yeux. J'ai essayé d'introduire ici le portrait vivant et complet d'un homme de cette espèce déaturée. A côté de ce personnage, s'en trouve un autre qui pourrait bien mettre en perplexité un assez grand nombre de nos lecteurs: un caractère que l'excès du vice n'attire que par l'idée d'énergie, ne charme que par l'idée des dangers qui l'accompagnent; un homme remarquable et distingué, destiné par toutes les forces dont il est doué à devenir nécessairement, selon la direction qu'elles recevront, ou un Brutus ou un Catilina. Des circonstances malheureuses l'entraînent dans cette seconde route, et c'est seulement à la fin des plus monstrueux égarements qu'il prend la première. De fausses idées d'activité et de puissance, une surabondance de forces qui débordent au-dessus des lois, devaient naturellement se heurter contre tous les rapports sociaux.... C'est maintenant la grande mode de divertir son esprit aux dépens de la religion; si bien qu'on ne peut presque plus passer pour un homme de génie, à moins qu'on ne dirige des satires impies contre les vérités les plus saintes. La noble simplicité de l'écriture est insultée chaque jour dans les assemblées de ces beaux esprits si renommés, ou tournée en dérision. J'espère ne pas avoir offert une vengeance vulgaire à la religion et à la vraie morale en livrant ces malins contempteurs de l'écriture au mépris du monde, dans la personne du plus ignoble de mes brigands. J'ose me promettre que le remarquable dénouement de mon ouvrage lui assure une juste place parmi les livres de morale. Le vice y parvient au sort dont il est digne; l'homme égaré rentre dans la route des lois; la vertu en sort triomphante. Que celui qui veut être juste envers moi me lise seulement en entier, qu'il veuille bien me comprendre, et je puis attendre de lui, non qu'il admirera l'auteur, mais qu'il estimera l'honnête homme. » Que diront après cela les détracteurs? Un autre système adopté par la critique a été de chercher l'origine des *Brigands* dans une situation personnelle à Schiller, ou encore dans l'histoire d'un de ses amis. Schiller avait été admis dans une école militaire que le duc de Wurtemberg venait de fonder; les études théologiques auxquelles il avait voulu se destiner furent ées abandonnées, et il fut obligé, pour ne pas devenir soldat, de choisir la jurisprudence. Dans cette école, il y avait deux branches d'enseignement; l'une embrassant tout ce qui concernait l'état militaire, l'autre les professions libérales. Bientôt le duc décida que la médecine serait également enseignée dans l'école, et Schiller, probablement sur le désir du duc, fit une nouvelle volte-face dans ses études. Une telle contrainte et la discipline militaire de l'école exercèrent sur l'esprit exalté et indépendant de Schiller les plus fa-

cheuses influences. La subordination lui parut une insupportable tyrannie, et son âme s'agitait à mesure que son esprit se développa. C'est là un fait incontestable, mais on ne doit pas, on ne peut pas en conclure que cette pression exercée sur son caractère, cette entrave mise à son besoin de liberté furent la cause et l'origine des *Brigands*. On ne peut pas non plus les chercher dans sa liaison avec Schubart; cette sympathie réciproque, dont on a fait une grande amitié, était résultée tout naturellement d'une communauté de sentiments et d'opinions qui laissaient entrevoir à Schiller une communauté de sort. Schubart avait été maître de chapelle à la cour du duc de Wurtemberg, mais ses idées hardies, ses opinions avancées le mirent aux prises avec tout le monde et surtout avec le clergé. Il quitta le pays et vint s'établir en Autriche. Là encore, il eut des démêlés avec les autorités; il publia plusieurs poésies fort patriotiques, entre autres: le *Sépulcre des princes*. Est-ce pour cela qu'il fut arrêté, ou pour un distique contre le duc de Wurtemberg, dans lequel il faisait allusion en ces termes à l'école qu'il avait fondée: *Quand Denys cesse d'être un tyran, il se fait maître d'école*? On n'en sait rien. Toujours est-il qu'il passa dix années à la forteresse d'Asberg. C'est là que Schiller le vit, et qu'il se lia avec lui. Voilà donc encore une assertion qui tombe. Tout, en Allemagne, surtout la jeunesse, aspirait après la liberté; on n'attendait que l'homme qui devait donner forme et vie à toutes ces aspirations et à toutes ces tendances. De toutes manières et de toutes parts se manifestait alors cette disposition hostile des esprits contre les règles et les pouvoirs, qui a marché toujours grandissant avec le siècle. C'était une conséquence nécessaire de l'état de la société. L'individu disparaissait devant ce mouvement si vaste et si général. Schiller se sentait, lui aussi, entraîné; encouragé par ses amis de l'école militaire, il avait conçu son œuvre en dehors de toute préoccupation de gloire littéraire. « Nous voulons faire un livre, disait-il à Scharfstein, qui sera si hardi que le bourgeois sera obligé de le brûler. » La poésie devait ainsi l'interpréter de la liberté. La pièce n'était pas, primitivement, destinée au théâtre; une première édition fut publiée à Stuttgart. Schiller, qui désirait se faire connaître dans les autres pays de la Confédération germanique, envoya des épreuves à un libraire de Mannheim, qui les communiqua à M. de Dalberg, ministre de l'électeur palatin et protecteur enthousiaste des lettres. Ce dernier, qui avait établi un théâtre à Mannheim, manifesta tout de suite l'intention de représenter la pièce, et demanda à Schiller de faire quelques changements indispensables pour la scène. Schiller y consentit avec joie; voulant jouir de son succès, il demanda à ses chefs la permission de se rendre à Mannheim, mais il ne l'obtint pas, et le duc lui défendit même de publier quoi que ce soit à l'extérieur. Schiller n'en tint pas compte; il alla en cachette à Mannheim, et trouva, à l'approche de la ville, toutes les routes encombrées de voyageurs qui venaient voir la pièce que l'impression avait déjà rendue célèbre. A son retour à Stuttgart, Schiller fut mis aux arrêts; mais, craignant le sort de Schubart, il prit la fuite et vécut pendant quelques années dans les environs de Francfort. A partir de ce moment, sa carrière était décidée.

Le succès des *Brigands* fut immense et se répandit comme une traînée de poudre dans toute l'Allemagne. L'idéal que toute tête juvénile rêvait à cette époque, Karl de Moor le lui représentait en chair et en os. La liberté et les *Brigands* de Schiller furent désormais synonymes pour la jeunesse. Ce qu'en politique fut la Révolution française, en philosophie la doctrine de Kant, la pièce de Schiller le fut en littérature, ayant de commun avec l'une et l'autre de vouloir mettre à la place de la réalité un idéal de liberté.

L'homme n'est véritablement libre que lorsqu'il a conscience de sa séparation avec le monde extérieur. La liberté n'est pas une simple faculté, une adjonction de capacité, c'est la nature, la destinée même de l'homme. Dans la conscience de son être, l'homme est libre et raisonnable; il n'en est pas de même du monde qui n'est pas ce qu'il doit être; l'homme se crée donc par l'imagination un monde comme il le devrait être, et se forme un idéal qui devient un critérium ou une pierre de touche pour le monde réel. Naturellement l'idée lui vient, ayant la raison de son côté, de transformer ce monde dont il voit les défauts, et cette idée lui apparaît bientôt comme un devoir. Il doit améliorer ce qui existe d'après son idéal, qui, pour lui, est le monde raisonnable, et c'est ainsi qu'il engage la lutte au nom de l'ordre et de la raison. La contrainte qu'a éprouvée Schiller à l'école militaire de Stuttgart a pu être le prétexte; mais la vraie cause, la cause intime de son œuvre a été ce problème de la liberté de l'homme en lutte avec la société. Et comment un chef de brigands pouvait-il devenir une figure poétique? Par cela seul qu'il se met en dehors de la société, où il ne voit pas régner le droit et la vérité, il veut rétablir l'ordre moral et imposer de nouvelles lois au monde, conformes à l'idéal de liberté, de raison et de bien-être qu'il s'est formé. Il n'est plus le but, mais le moyen. Si la pièce avait eu son origine dans une situation personnelle à l'auteur, dans son mécontentement contre quelques membres de la société, les brigands et leur chef seraient

devenus de simples coquins, des rebuts de l'espèce humaine qui combattent pour le plaisir de tuer et de piller: il n'en est pas ainsi. Nous avons vu quel mouvement des esprits a inspiré les *Brigands*, nous avons vu quelle thèse élevée y soutient Schiller. Il y a des critiques qui n'aperçoivent que les défauts, dans une œuvre d'art, et qui, avant d'analyser les beautés de l'Apollon du Belvédère, parlent de son pied gauche qui est mal dessiné. Malgré leurs défauts, les *Brigands* resteront comme un monument de l'amour de liberté et du besoin d'indépendance des esprits au xviii^e siècle.

Brigands (CHANSON DES), traduction libre, en vers, par M. de Barante, de la chanson des *Brigands* de Schiller.



DEUXIÈME COUPLET.

Libres, contents comme des rois,
Nous couchons à l'ombre d'un bois; } bis.
Nous soupçons en bonne fortune;
Le jour nous faisons peu de bruit;
Mais nous travaillons bien la nuit,
Et notre soleil, c'est la lune.

TROISIÈME COUPLET.

Aujourd'hui, c'est un bon fermier, } bis.
Demain, c'est un bénéficiaire
Qui fournira notre pitance.
Jamais n'ayant ni feu ni lieu;
Du reste nous flâtons à Dieu,
Qui bénit toujours l'innocence.

QUATRIÈME COUPLET.

Nous nous donnons ce qu'il nous faut; } bis.
Nous nous tenons l'estomac chaud
Pour soutenir notre courage;
Et comme les diables d'enfer,
Nos confrères en Lucifer,
Notre élément c'est le tapage.

CINQUIÈME COUPLET.

Des mères les gémissements, } bis.
Et les cris des petits enfants;
Les sanglots des jeunes fillettes!
Eh bien! voilà tout justement
La musique du régiment;
C'est notre fifre et nos trompettes.

SIXIÈME COUPLET.

Quand viendra le vilain moment } bis.
Où l'on me prira poliment
D'entrer dans la triste voiture,
Qu'on me donne un bon coup de vin,
Je saurai narguer le destin,
Et finir gaiement l'aventure.

Brigands de la Loire (LES), drame en cinq actes, de Maillan et Dutertre, représenté à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 29 avril 1842. L'action s'ouvre sur les bords de la Loire. Une pièce de canon, plusieurs tentes et baraques en bois indiquent l'entrée d'un cantonnement. Au lever du rideau, tout dort, sauf quelques factionnaires enveloppés dans leurs manteaux et qui se promènent vivement de long en large. Tout à coup la scène se colore d'une lueur rougeâtre, et le tocsin retentit au loin dans différentes directions. Les cris *Aux armes!* se font entendre de toutes parts. On se précipite vers le lieu du sinistre. On apprend que le château de la marquise de Chevilly, situé de l'autre côté de la Loire, est en feu. Cette marquise de Chevilly est la tante d'Alfred Desmarest, jeune capitaine d'artillerie de l'ex-garde impériale, qui ne craint pas de se jeter dans la Loire au premier cri d'alarme pour voler au secours de la marquise, et surtout de la fille de la marquise, Marie, qu'il aime et dont il est aimé. Un certain baron Ferral, qui est sorti de l'*Hôtel de la Poste*, auberge dont on aperçoit l'enseigne à droite, reste morne et impassible au milieu du tumulte. Il devait le lendemain même se présenter à la marquise, dont il prétend épouser la fille, cette même Marie aimée du jeune officier, et le feu dévore, en ce moment, la dot de sa future! Le baron ne tarde pas à connaître l'auteur de l'incendie. C'est un misérable nommé Loriguet, qui, à la tête d'une troupe de gredins de son espèce, avait formé le dessin de piller le château; les soldats de la Loire, ceux que déjà on appelle des